

— Vous ne m'avez pas répondu comme vous auriez dû le faire, avec franchise ; il est des choses que vous m'avez cachées.

— Par exemple ! mais je vous ai tout dit, tout avoué.

— Non, et je va's vous le prouver.

— Ce sera difficile.

— Moins que vous le pensez. J'ai quelques questions à vous faire.

— Ah !

— Y répondrez-vous franchement, nettement ?

— Dame, je tâcherai.

— Forestier, vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez volé les papiers dont le Dr Villarceau était le dépositaire, voulez-vous m'en donner aujourd'hui la raison.

— Je me suis emparé des papiers afin de savoir ce qu'ils contenaient.

— Comment avez-vous appris qu'ils étaient entre les mains du docteur Villarceau ?

— Oh ! tout simplement, par hasard.

— Vous ne me répondez pas franchement.

— Je ne peux pas vous faire une autre réponse.

— Vous aviez, à vous emparer des papiers, un autre intérêt que celui de curiosité.

— Je ne dis pas le contraire.

— Vous n'ignorez pas que ces mystérieux papiers concernaient une petite fille confiée à une personne qui s'était chargée de l'élever.

— Eh bien, oui, je savais ça ; mais, vous, madame Prudence, comment savez-vous ? ...

— Je n'ai pas à vous le dire, quant à présent. Forestier, tout ce que vous avez fait pour vous emparer des papiers indique combien vous aviez intérêt à les posséder et à en connaître le contenu. Avouez-moi donc que vous saviez certaines choses concernant la petite fille.

— Je l'avoue.

— Tenez, Forestier, reprit Mme Prudence en le regardant fixement, vous deviez savoir où était l'enfant.

— Je n'ai pas à vous le cacher, je savais à quelle personne un Espagnol avait confié la petite fille.

Si maîtresse d'elle-même qu'elle fût la marchande à la toilette ne put se contenir.

— Forestier, s'écria-t-elle les yeux étincelants, vous savez ce qu'est devenue l'enfant, aujourd'hui une jeune fille !

— Non, madame Prudence, je ne le sais pas ; mais le saurais-je, à quoi cela me servirait-il maintenant, puisque les papiers sont perdus ?

— Supposons qu'on les retrouve.

— On ne les retrouvera jamais.

— Ah ! vous croyez cela ? ... Et si je vous disais qu'ils sont retrouvés ?

— Je ne le croirais pas.

— Eh bien, croyez-le ou non, ces fameuses pièces ont été retrouvées.

— Par qui ?

— Par moi.

— Allons donc !

— Je parle très sérieusement, Forestier, et, vous le voyez, je suis franche avec vous et pleine de confiance. J'ai cherché et retrouvé votre ancien meuble ; les papiers, qui n'étaient pas sortis de leur cachette, sont à présent en ma possession.

— C'est bien vrai, cela ?

— Pourquoi mentirais-je ?

— Et vous savez ce que disent les papiers ?

— Sans doute, car je n'ai pas hésité à en prendre connaissance.

Forestier avança son siège, s'accouda sur la table et les prunelles brillantes :

— Alors ? interrogea-t-il avidement.

— Avec ou sans votre permission, Forestier, répondit-elle, je me montrerai fort réservée et ne vous dirai, quant à présent du moins, que ce qu'il me plaira de vous dire. Qu'il vous suffise donc de savoir que la jeune fille dont le prénom est Thérèse, appartient à une noble famille d'Espagne et est l'unique héritière d'une grande fortune.

— Ah ! je m'en doutais ! s'exclama Forestier.

— Il est à craindre que des parents de l'intéressante jeune fille ne se soient emparés de son héritage, continua Mme Prudence, mais on pourrait leur faire rendre gorge.

— Oui, certainement appuya Forestier, qui dévorait du regard Mme Prudence.

— Mais, reprit celle-ci, cherchant à scruter la pensée de Forestier, il faudrait savoir d'abord où est la jeune fille et lui fournir ensuite les moyens de faire valoir ses droits.

— Voilà, fit Forestier pensif, il faudrait savoir où est la jeune fille.

— Comprenez bien la situation, Forestier ; si vous deveniez mon associé en cette circonstance et que, grâce à nous, la jeune fille rentrât en possession de son héritage, ce serait pour vous la fortune, car l'héritière ne saurait se montrer trop reconnaissante.

— Oui, oui, madame Prudence, je comprends, je comprends bien.

— Les papiers sont en ma possession ; mais seule je ne puis rien ; j'ai besoin de vous, Forestier, et, nettement, je vous propose d'être mon associé.

— Dame, c'est à voir.

— Vous savez où est la jeune fille.

— Mais ...

— Ne niez pas, vous le savez ! ... Elle avait huit ans quand vous avez volé les papiers chez le Dr Villarceau ; quel intérêt auriez-vous eu à commettre ce vol, si vous n'aviez pas su où trouver la jeune fille ? La petite Espagnole avait été confiée à une dame Marguerite, qui demeurait alors dans une commune du nom de Salvignac ...

Forestier ne put s'empêcher de tressaillir.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-il effaré.

— Comment ? Je suis allée à Salvignac où j'ai appris, ce que vous n'ignorez pas, que trois jours après avoir été confiée à cette dame Marguerite, la pauvre petite avait été enlevée. Par qui ? On ne l'a jamais su. Mais l'auteur de l'enlèvement était certainement un misérable payé par les ennemis de l'enfant, qui avaient intérêt à la faire disparaître.

Eh bien, Forestier, il est de toute évidence pour moi que vous avez eu connaissance de l'enlèvement et que même vous avez su ce que le ravisseur avait fait de la petite fille.

Maintenant Forestier regardait la marchande à la toilette, ouvrant de grands yeux ahuris. Il était stupéfié et, certes, il y avait de quoi. Était-ce possible ? Il avait pris sa fille à sa femme et l'on croyait que c'était la petite Espagnole qui avait été enlevée ! Par exemple, s'il s'attendait à quelque chose, ce n'était pas à cela.

Mais le coquin n'était pas homme à se démonter pour si peu, à ne pas garder sa présence d'esprit, à ne pas faire tourner à son profit une aussi étrange méprise. Eh bien, puisque l'on voulait que la petite fille enlevée fût l'Espagnole, il n'avait rien à redire à cela ; le mieux pour lui était de laisser Mme Prudence dans son erreur. Tout de suite il pensa à sa fille qu'il pouvait substituer à l'Espagnole.

Il mordait à l'appât qui lui était tendu.

Pourquoi pas, après tout ? Puisqu'il faut une héritière à Mme Prudence, pourquoi cette héritière ne serait-elle pas sa fille ? Il ignorait absolument ce qu'était devenue l'Espagnole, mais il savait où trouver celle qu'il avait abandonnée la nuit dans une étable.

Assez longtemps il était resté silencieux, la tête baissée, pendant que la marchande à la toilette l'observait et attendait avec anxiété ce qu'il allait lui répondre.

Enfin il se redressa, passa la main sur son front pour rejeter ses cheveux en arrière, puis attachant sur Léonie son regard hypocrite :

— C'est vrai, répondit-il, je savais tout cela quand je suis entré chez le docteur comme valet de chambre.

Le visage de Mme Prudence s'était irradié.

— J'en étais sûre, s'écria-t-elle, vous saviez où trouver la jeune Espagnole !

— Naturellement.

— Forestier, où est-elle ?

— Au même endroit, je pense ; je n'ai pas songé à m'occuper d'elle depuis que je suis sorti de prison.

— Ainsi c'est bien ce que j'avais deviné, l'auteur de l'enlèvement a abandonné la pauvre petite.

— Oui.

— Où cela ? Dites-le moi !

— Oh ! oh ! comme vous y allez ! De même que vous ne me dites pas tout, Mme Prudence, il m'est bien permis de vous cacher quelque chose.

— De la défiance ?

— Que voulez-vous ? Le malheur rend soupçonneux ; cependant je ne crains pas une trahison, attendu que je saurais vous en faire vite repentir. Je vous ai déjà dit que j'ignorais si la jeune fille était encore dans le village où elle a été abandonnée ; voilà ce qu'il est important de savoir ; ayez donc je vous prie, un peu de patience. Dès demain, je vais quitter Paris et me mettre à la recherche de la jeune héritière ; je ne repartirai pas devant vous, je vous le promets sans pouvoir vous dire où se trouve actuellement celle dont vous avez besoin. Soyez tranquille, Mme Prudence, je sais ce que je dois faire dans l'intérêt de notre association.

— C'est bien, Forestier, je n'insiste pas.

— Je vous en remercie ; mais j'insiste, moi, sur mon pressant besoin d'argent.

— Combien vous faut-il ?

— Vous le savez et vous le voyez, je manque de tout. C'est dans le Midi que je vais aller et vous ne voudriez pas que je voyageasse avec ce pantalon et ce veston bons à jeter dans la hotte du chiffonnier ; et puis on ne sait pas ce qui peut arriver en route, les dépenses que l'on est obligé de faire.

La marchande à la toilette se leva, ouvrit son coffre fort et y prit cinq billets de cent francs qu'elle remit à Forestier.

Celui-ci compta les billets, gravement, puis les glissa dans sa poche en disant :

— C'est assez ... pour le moment.

Il se leva et prit son chapeau de feutre déformé, portant les traces de toutes les injures du temps.

— Quand vous reverrai-je ? demanda Léonie.

— Avant huit jours, je l'espère.

Les deux associés se serrèrent la main et Forestier se retira.

— Ah ! ah ! se dit-il quand il fut dans la rue et avec un grand contentement de lui-même, Mme Prudence, si fine mouche qu'elle soit, a trouvé aujourd'hui au moins aussi malin et aussi rusé qu'elle. Oui, oui, j'ai assez bien tiré mon épingle du jeu. Allons, allons, il y a encore quelque chose là-dedans.

Et sans se préoccuper des passants, qui pouvaient le prendre pour un fou, il se frappait le front.

— Ah ! ah ! reprit-il, elle a les papiers ... bonne affaire ! ... Ah ! il lui faut une orpheline, une riche héritière espagnole ; eh bien, elle l'aura, je la lui donnerai ! ... Après cela, qui donc oserait dire que je ne suis pas le meilleur des pères ?

Et il riait, le misérable, il riait, en se disant :

— Parbleu ! ma fille a bien le droit de devenir une Espagnole et de